

Bulletin d'histoire politique

L'étonnante victoire électorale de Harry S. Truman en 1948 : un examen des causes

Bernard Lemelin



Volume 8, Number 1, Fall 1999

Instantanés de la vie politique aux États-Unis

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1060381ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1060381ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (print)

1929-7653 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemelin, B. (1999). L'étonnante victoire électorale de Harry S. Truman en 1948 : un examen des causes. *Bulletin d'histoire politique*, 8(1), 33–46.
<https://doi.org/10.7202/1060381ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'étonnante victoire électorale de Harry S. Truman en 1948: un examen des causes

•••

Bernard Lemelin
Département d'histoire
Université Laval

«The 1948 miracle»¹, «the biggest political upset in American history»², «the last Presidential election conducted before television»³, autant de désignations, pour ne nommer que celles-là, servant à qualifier la mémorable élection du 2 novembre 1948 par laquelle le candidat démocrate Harry S. Truman défait par un peu plus de deux millions de voix son rival républicain Thomas E. Dewey. Fait à signaler, il s'agit alors de l'élection présidentielle américaine la plus serrée depuis celle de 1916, Truman obtenant 49,5% du suffrage populaire comparativement à 45,1% pour le gouverneur de l'État de New York; au collège électoral, le porte-étendard du parti démocrate reçoit 303 votes contre 189 pour son adversaire et pas moins de 39 vont au candidat de tiers parti J. Strom Thurmond⁴. Un tel résultat stupéfie la nation américaine compte tenu du fait que la plupart des maisons de sondage et journaux réputés avaient prédit une victoire aisée du «Grand Old Party».

Ce court article, reposant en partie sur des sources primaires, vise à analyser, quelque 50 ans plus tard, le surprenant succès électoral de Truman en 1948. À en croire l'historien William O'Neill, ce «succès» est lourd de conséquences:

McCarthyism was above all a Republican strategy designed to undo the crime of '48. Under President Dewey there would have been no Red scare because a Republican administration could not be blamed for past laxity or accused of harboring traitors and, being already in office, would have had little to gain from exploiting the loyalty issue. This was why the election of Truman... was disastrous for the country⁵.

Plus spécifiquement, ce texte entend répondre aux questions suivantes: Quels sont les facteurs expliquant la confiance excessive des leaders du parti républicain à l'aube de la campagne électorale de 1948? Quelles sont les

causes fondamentales du triomphe démocrate? Dans quelle mesure les considérations de politique étrangère aident-elles à comprendre la victoire inopinée de Truman?

Cet article comprend deux parties. La première cherche à montrer que l'optimisme du parti républicain en 1948 s'avère légitime. La seconde examine les raisons de la victoire de Truman et montre que cette dernière, en dépit de son caractère apparemment «miraculeux», n'apparaît nullement comme un accident.

«A Dewey victory in November is certain»

À maints égards, la défaite du parti démocrate semble inéluctable en novembre 1948. D'une part, le parti de Jefferson et Jackson apparaît profondément divisé en cette année électorale, à tel point que le *New York Times* n'hésite pas à faire état de la «disintegration» of the Democratic party⁶. En fait, cette «désintégration» débute dès 1947 quand certains membres de l'aile gauche du parti regimbent contre les orientations prises par la politique étrangère de la nation. L'un d'entre eux, Henry Wallace, mécontent de l'attitude de fermeté de la Maison-Blanche vis-à-vis de l'Union soviétique et de ses conséquences sur la paix mondiale, annonce même à la fin de l'année son intention de se présenter comme candidat indépendant à l'élection présidentielle de 1948. Or, le tout n'a rien de banal puisque Wallace, ex-secrétaire au Commerce de Truman et ancien vice-président de Franklin Roosevelt, est perçu par une myriade d'Américains comme «the greatest surviving New Dealer»⁷. Fait à noter, des sondages du début 1948 indiquent qu'au moins 6% des électeurs, concentrés principalement dans des grandes villes comme New York et Chicago, l'appuient déjà⁸. Qui plus est, le parti démocrate est confronté à une nouvelle menace en 1948, celle-là en provenance de l'aile droite. En effet, les conservateurs du Sud récriminent contre l'attitude libérale de Truman dans un dossier domestique majeur: celui des droits civiques. Inquiets du rôle croissant du gouvernement fédéral dans leurs vies, ceux-ci déplorent en particulier un discours de Truman du début de l'année dans lequel le chef de l'Exécutif, désireux de réparer les torts causés à la communauté noire, préconise un programme des droits civiques en dix points prévoyant entre autres une protection fédérale accrue contre le lynchage et de meilleures garanties de droit de vote⁹. Gagnant en intensité durant les premiers mois de 1948, la révolte du Sud connaît son apogée en juillet lorsque 35 délégués du Mississippi et de l'Alabama, irrités par l'«audacieux» programme du parti en matière de droits civiques, décident brusquement de quitter la convention démocrate de Philadelphie. Tenant leur propre convention à Birmingham (Alabama), ces éléments conservateurs, surnommés «Dixiecrats», procèdent à la nomination du gouverneur de

Caroline du Sud J. Strom Thurmond comme aspirant présidentiel. Leur but premier est d'empêcher Truman ou Dewey d'obtenir une majorité au collège électoral, de telle sorte qu'ils puissent obtenir «political bargaining power on civil rights issues if the election was thrown into the lower house»¹⁰. Au dire du *U.S. News & World Report*, ces défections au sein du parti démocrate nuisent considérablement à Truman étant donné que «the President... cut into the two main sources of strength for his candidacy — the South and the big cities»¹¹.

D'autre part, Truman, dont la décision de se présenter en 1948 découle en bonne partie de sa volonté de parachever les réformes démocrates entreprises depuis 1933¹², ne jouit pas d'une grande popularité parmi les supporters de son parti. À titre d'exemple, l'organisation libérale anticommuniste «Americans for Democratic Action» (A.D.A.), désappointée par ses politiques domestiques, prend même initialement la tête d'un mouvement pour l'évincer du pouvoir. Cherchant un leader charismatique de la trempe de Franklin Roosevelt, l'A.D.A. s'empresse de solliciter le général Dwight Eisenhower, «the most popular living American»¹³, qui décline ladite offre en janvier 1948. Si Truman finit par obtenir la nomination de son parti quelques mois plus tard à la convention démocrate, plusieurs observateurs n'en estiment pas moins que celui-ci est choisi virtuellement par défaut¹⁴. Incidemment, Truman subit une humiliation lors de cette même convention quand son premier choix comme colistier, en l'occurrence le juge William Douglas de la Cour suprême, refuse de faire équipe avec lui, laissant entendre que «he did not want to be a “number two man to a number two man”»¹⁵. En somme, la convention démocrate de 1948 apparaît comme «a chaotic affair»¹⁶ et les participants sont loin d'afficher un enthousiasme débordant, d'autant que certains donateurs habituellement généreux, tel Joseph Kennedy, ne font aucun effort pour aider financièrement le parti, invoquant qu'une cause perdue ne mérite pas d'être soutenue¹⁷.

En outre, le politicien originaire du Missouri doit composer en 1948 avec un parti républicain qui, en vertu notamment de sa victoire éclatante aux élections législatives de 1946, semble être sur la lancée¹⁸. Le «Grand Old Party» croit d'autant plus en sa victoire électorale que Harry Truman semble être aux antipodes de son illustre prédécesseur:

Roosevelt, with his... patrician features, was a strikingly handsome man. Truman, with his square-cut midwestern face..., was undistinguished in appearance. Roosevelt's manner was the epitome of elegance and grace; Truman's bearing brought to mind a shopkeeper... In no comparison did Truman suffer more than when it came to oratory.

Roosevelt's sonorous tones and superb timing had enhanced his eloquence; Truman's rasping monotone seemed to dull the edge of every point his speech writers sought to make¹⁹.

À n'en point douter, ces divers éléments expliquent largement pourquoi maints analystes politiques de 1948 prédisent un gain républicain facile en novembre. Qui plus est, Dewey, premier candidat présidentiel né au 20^e siècle²⁰, bénéficie d'une excellente réputation puisque son bilan comme gouverneur new-yorkais depuis 1943 «was one of efficiency, economy, and tempered liberalism»²¹. Fait à signaler, lors de sa réélection à ce poste en 1946, Dewey l'emporte par 700 000 votes, soit la plus forte marge de l'histoire politique de New York²², un État crucial pour tout aspirant présidentiel avec ses 47 votes électoraux à l'époque. De plus, en optant pour le populaire gouverneur de Californie Earl Warren comme colistier, Dewey paraît réaliser rien de moins qu'un coup de maître. De faire valoir le magazine *Time* à cet égard: «[Warren] brought some obvious political advantages to any party ticket: his straightforward, reassuring personality, his home in a key state, his handsome family, his undeniable success at the polls. In a campaign designed to reassure the voters, he was the living, beaming embodiment of reassurance»²³.

Il ne faut s'étonner dès lors de ce que des énoncés tels «Dewey's sweep will be so great»²⁴ et «A Dewey victory in November is certain»²⁵ apparaissent dans plusieurs magazines respectés au cours de la campagne électorale qui débute officiellement le jour de la fête du Travail avec une tournée de Truman au Michigan. De la même manière, des journaux influents comme le *Los Angeles Times*, le *Wall Street Journal* et le *St. Louis Post-Dispatch* souhaitent ouvertement et prédisent une victoire de Dewey en novembre 1948²⁶. Même son de cloche pour le prestigieux *New York Times*: ses correspondants laissent entendre à la fin octobre que le candidat républicain, «supremely confident of victory»²⁷, obtiendra 345 votes électoraux comparativement à un maigre total de 105 pour Truman²⁸.

Naturellement, de telles prédictions optimistes sur la performance républicaine s'alimentent surtout des perceptions de sondeurs professionnels. À titre d'exemple, Elmo Roper, un spécialiste réputé des sondages, annonce dès le 9 septembre que sa firme cesse de tâter le pouls de l'opinion publique compte tenu du fait que la victoire de Dewey paraît acquise²⁹.

Malgré les prédictions de soi-disant experts et les sentiments pessimistes de certains de ses proches (y compris ceux de sa propre épouse...) ³⁰ quant à ses chances de succès, Truman semble croire sincèrement en sa victoire tout au long de la campagne³¹. Selon toute vraisemblance, cette confiance inébranlable puise sa source dans son triomphe sénatorial de 1940 lors de l'élection primaire du Missouri, et ce, dans un contexte où plusieurs

observateurs ne donnaient pas cher de sa peau³². Toujours est-il que l'optimisme de Truman s'avère pleinement récompensé le 2 novembre 1948 quand survient «one of the greatest personal victories of any American politician ever»³³.

Un résultat nullement aberrant

Diverses interprétations ont été mises de l'avant pour expliquer le triomphe démocrate de 1948. Quelques jours après l'élection, par exemple, les leaders du parti républicain divergent nettement sur le pourquoi de cette victoire inattendue. Ainsi, Thomas Dewey attribue le succès démocrate au fait que deux ou trois millions de républicains, tellement confiants dans la victoire de leur parti, sont restés chez eux le jour de l'élection, alors que le sénateur de New York Irving Ives met l'accent sur l'incapacité du 80e Congrès (1947-1948) à majorité républicaine de promulguer un programme libéral; pour sa part, le sénateur de l'Ohio Robert Taft impute la défaite de son parti au climat ambiant de prospérité³⁴. Comme les explications monocausales de phénomènes historiques ne nous satisfont pas vraiment, nous serions enclins à penser que la victoire de Truman de 1948 s'explique à la lumière de plusieurs éléments. À cet égard, nous sommes d'avis que les tactiques domestiques du successeur de Roosevelt, déployées dans un contexte international qui lui est plutôt favorable, de même que la personnalité des deux principaux candidats en lice, constituent les facteurs clés à la base du triomphe démocrate cette année-là.

D'abord, il ne fait aucun doute que Harry Truman adopte en 1948 une stratégie électorale habile qui consiste à tenter de reconstituer la vieille coalition sur laquelle s'appuyait Roosevelt dans les années 1930. Cette stratégie est élaborée en grande partie par deux de ses perspicaces conseillers politiques: Clark Clifford et James Rowe. Dans leur rapport de l'automne 1947, intitulé «The Politics of 1948», ces derniers exhortent le chef de l'Exécutif à s'identifier fortement comme un libéral et à courtiser ces groupes à la base de la coalition du New Deal que sont les intellectuels progressistes, les Noirs urbains, les travailleurs et les fermiers. Le but essentiel de ce document est de miner l'attrait potentiel de la candidature de Wallace³⁵.

Dans cette optique, Truman ne tarde pas à faire la promotion de diverses causes pour séduire les intellectuels libéraux et les détourner de Wallace. Ainsi, tout au long de sa campagne électorale, le leader démocrate s'emploie à démontrer son attachement indéfectible à «l'esprit du New Deal» et consacre de nombreux discours à dénoncer l'inactivité du 80e Congrès, notamment en matière d'aide fédérale à l'éducation et d'augmentation du salaire minimum³⁶. Une telle attitude donne des résultats intéressants si l'on considère que Truman finit par obtenir l'appui d'écrivains réputés³⁷ et de la plus

importante organisation politique libérale: l'«Americans for Democratic Action»³⁸. À vrai dire, la candidature de Henry Wallace, appuyée à la fois par des éléments communistes et non communistes, ne cause véritablement du tort à Truman que dans deux États: le Michigan et New York³⁹. L'ex-secrétaire au Commerce, qui n'obtient aucun vote électoral en 1948, voit cependant son étoile pâlir assez vite au sein de la communauté libérale en raison de ses prises de position en politique étrangère: en février, par exemple, il présente le «coup de Prague», qui indigné tant l'opinion publique, comme un geste soviétique inévitable en réaction à la politique américaine d'endiguement⁴⁰.

Truman recourt également à différents moyens pour plaire aux Noirs des villes concentrés dans des États importants comme New York, l'Illinois, l'Ohio et le Michigan⁴¹. Le 33^e président des États-Unis est particulièrement actif en juillet 1948 quand il émet deux décrets contre la discrimination raciale, l'un s'appliquant aux forces armées et le second à l'embauche au sein du gouvernement fédéral⁴². En octobre, Truman devient le premier candidat présidentiel démocrate à prononcer un discours électoral dans le ghetto noir de Harlem⁴³. Encore là, les efforts de Truman sont couronnés de succès le 2 novembre 1948, ainsi que le rapporte l'historien David McCullough: «Black support for Truman had been overwhelming. He polled more than two thirds of the black vote, a percentage higher than ever attained by Franklin Roosevelt. In such crucial states as Ohio and Illinois it could be said that the black voter had been quite as decisive as anyone in bringing about a Truman victory»⁴⁴.

Le pragmatique chef de l'Exécutif ne néglige pas non plus le vote des travailleurs. Une telle attitude est en conformité avec le rapport Clifford de 1947 qui souligne que les ouvriers américains, à l'occasion de l'élection législative de 1946, «did not vote Republican but... did stay home»⁴⁵. Ce comportement est lié en partie à la trop grande fermeté dont a fait preuve Truman à leur endroit durant la même année⁴⁶. Conscient de l'attrait exercé par la candidature de Wallace sur bon nombre de travailleurs, Truman courtise ces derniers en rappelant dans maintes allocutions son veto de 1947 à la loi Taft-Hartley si honnie des syndicats nationaux. C'est que cette mesure, adoptée par le 80^e Congrès, prohibe un certain nombre de pratiques syndicales (refus de négocier une convention collective, grèves dirigées contre le gouvernement, etc.) et stipule entre autres qu'une grève ne peut désormais être déclenchée sans préavis. Pour Truman, une telle loi, endossée par Thomas Dewey et illustrant «the terrible record of the good-for-nothing Eightieth Congress»⁴⁷, doit être abrogée au plus vite. Selon lui, une administration républicaine à la Maison-Blanche n'augure rien de bon pour les syndicats. De dire par exemple le président démocrate à Toledo (Ohio) en

septembre: «The Taft-Hartley Act was passed by the Republican Congress for the sole purpose of weakening the strength of labor unions... It is just the opening gun in the Republican plan to go back to the days when Big Business held the upper hand and forced the working men to take only what they wanted to give them»⁴⁸. Quoi qu'il en soit, l'attitude de Truman rapporte des dividendes puisque tout laisse croire qu'une majorité de travailleurs et de leaders syndicaux ont bel et bien voté pour lui⁴⁹. Incidemment, Truman attribuera surtout sa victoire de 1948 au vote des travailleurs⁵⁰, particulièrement favorable dans la dizaine de villes de plus de 500 000 habitants⁵¹, et il est significatif que plus de 50 partisans de la loi Taft-Hartley à la Chambre des représentants connaissent la défaite le 2 novembre⁵².

Si le vote des travailleurs est un élément primordial de la victoire de Truman, celui des fermiers s'avère tout aussi déterminant. Thomas Dewey lui-même reconnaîtra ce fait⁵³ et le commentateur Raymond Moley de *Newsweek*, quelques jours après l'élection, affirme que le candidat républicain «was not defeated solely by the votes of organized labor in the cities but by defections from the Republican Party in the country districts in the Midwest and West»⁵⁴. Il est d'ailleurs intéressant de noter que le rapport Clifford de 1947 n'évacue nullement le rôle des fermiers dans la stratégie électorale démocrate pour l'année 1948. «The farm vote is in most ways identical with the Winning of the West — the Number One Priority»⁵⁵, déclare sans ambages le document de 1947.

De fait, Truman, dont l'expérience d'agriculteur n'est pas négligeable⁵⁶, consacre une bonne part de son énergie à solliciter le vote des fermiers: il est conscient que ces derniers, aux vues plutôt conservatrices, ont largement appuyé le parti républicain lors des deux précédentes élections présidentielles⁵⁷. Conséquemment, le politicien démocrate s'emploie en maintes occasions à fustiger le 80e Congrès pour son comportement face aux agriculteurs. Sa critique débute bien avant le lancement officiel de la campagne électorale comme en fait foi ce seul extrait d'un réquisitoire du 3 juillet:

The 80th Congress did not act on the International Wheat Agreement, negotiated after years of effort to assure United States wheat producers of export outlets. The failure to act on this agreement means that the very favorable opportunity it offered to assure these export outlets may be lost. The 80th Congress did nothing to meet the serious problems of rural housing, health, and education⁵⁸.

Évidemment, les diatribes de Truman s'intensifient avec le début de la campagne électorale en septembre, d'autant qu'un sondage Gallup tenu auprès des fermiers américains pendant l'été révèle que Dewey le distance de

10% dans les intentions de vote⁵⁹. À l'occasion d'un vibrant discours à Dexter (Iowa) le 18 septembre, par exemple, le candidat démocrate dénigre vertement les républicains: «The record of the... 80th Congress is one long attack on the welfare of the farmer... Under the false mask of economy, [it] cut and threatened to kill the soil conservation program... [The Republicans] started a move to put a death-tax on farm cooperatives»⁶⁰. À en croire le *U.S. News & World Report* à la fin octobre, qui note l'inquiétude croissante des fermiers face aux probables compressions d'une éventuelle administration républicaine en matière d'aide agricole, plusieurs attaques de Truman n'apparaissent nullement exagérées⁶¹. En fait, à l'instar du candidat démocrate, maints agriculteurs en viennent à penser que le 80^e Congrès républicain, qui a procédé momentanément à des coupures dans les fonds fédéraux destinés à l'électrification rurale, «was no friend of the farmer»⁶².

À n'en point douter, ces considérations aident à comprendre pourquoi le «Grand Old Party», contrairement aux démocrates, fait plutôt piètre figure dans les États ruraux en novembre 1948, perdant notamment dans la région du Mid-Ouest les 56 votes électoraux de l'Ohio, du Wisconsin, de l'Iowa, du Wyoming et du Colorado, des États qui avaient pourtant penché du côté républicain en 1944⁶³. Ces gains surprenants de Truman dans le bastion républicain du Mid-Ouest, s'avèrent bien sûr on ne peut plus précieux dans un contexte où la candidature de J. Strom Thurmond lui fait perdre plusieurs votes électoraux au Sud.

Si l'habile stratégie de reconstitution de la coalition du New Deal adoptée par Harry Truman constitue un facteur clé de sa victoire de 1948, force est de constater qu'il n'est pas le seul. À vrai dire, il importe de considérer sommairement deux autres éléments pour saisir pourquoi le démocrate du Missouri «has confounded the prophets»⁶⁴.

En premier lieu, il y a certes la personnalité des deux principaux candidats en présence. Ainsi, en dépit de ses 64 ans, «the Miracle Man of American politics»⁶⁵ mène une campagne pour le moins énergique en 1948, parcourant plus de 20 000 milles et prononçant au moins 250 discours durant la période s'étalant de la fête du Travail au jour d'élection⁶⁶. William O'Neill prétend que Truman est vu par environ 10 millions d'Américains⁶⁷. Sa campagne dynamique fait dire à l'historien Gil Troy que «never before had a President campaigned... so intensively»⁶⁸. En plusieurs occasions durant sa campagne, Truman démontre par surcroît des qualités humaines prisées de la population, telles la sincérité, la simplicité, le sens de l'humour et surtout l'empathie pour les autres⁶⁹. Ce propos de l'historien Alonzo Hamby est assez révélateur du comportement du candidat démocrate: «It was [at Dexter, Iowa] that [Truman] got the votes of one Republican family by providing autographs for their children; a few weeks later,... Dewey would be too busy

to do so... At another [stop], he got off to shake hands with a group of first-graders who were unable to see him from the back of the crowd»⁷⁰. Incidemment, les auditoires de Truman sont généralement plus imposants que ceux de Dewey durant cette campagne électorale⁷¹. Somme toute, pour reprendre l'expression de l'historien Robert Ferrell, Harry Truman apparaît comme «a superb candidate»⁷² et, à bien des égards, sa victoire électorale de 1948 s'avère un triomphe personnel, encore que la contribution de certains membres de son cabinet ne doit pas être sous-estimée⁷³.

De son côté, Thomas Dewey ne déploie pas autant d'efforts lors de sa campagne électorale. Débutant cette dernière avec quelques jours de retard sur son rival démocrate, le politicien de l'État de New York parcourt 18 000 milles et prononce 170 allocutions entre la fête du Travail et le jour d'élection⁷⁴. Malgré sa sympathie pour Dewey, le *New York Times* ne peut s'empêcher de noter le contraste existant à cet égard entre les deux candidats: «[Dewey's] schedule was substantially lighter than was that of President Truman, who was campaigning through the West and into the South at the same time. Mr. Dewey rarely made an appearance before 10 A. M. and averaged less than five a day. President Truman often began his appearances at 6 A. M. and made as many as ten a day»⁷⁵. En outre, la propension du candidat républicain à rester vague dans bon nombre de ses discours, par crainte de voir diminuer sa marge de manœuvre une fois devenu président, lui coûte incontestablement quantité de votes⁷⁶. En plus de mener une «say-nothing campaign»⁷⁷, Dewey donne souvent l'impression d'être indifférent aux problèmes des gens ordinaires, notamment ceux des fermiers. Durant sa tournée de l'Iowa, par exemple, il omet pratiquement de ses discours toute référence aux difficultés agricoles⁷⁸. Ce n'est pas tout: le cacique new-yorkais, refusant plus souvent qu'autrement de répliquer aux attaques de Truman⁷⁹, tend à faire insuffisamment valoir ses nombreuses réalisations comme gouverneur⁸⁰. Au demeurant, la campagne électorale de Thomas Dewey en 1948 n'est pas vraiment brillante et cette réalité explique pourquoi Truman, dans un moment d'exubérance, affirme sans détour que son rival constitue son plus gros atout⁸¹...

En second lieu, il ne faut pas perdre de vue que la conjoncture internationale de la fin des années 1940 est plutôt favorable à Truman. Ainsi, le «coup de Prague» de l'hiver 1948, nous l'avons évoqué plus tôt, contribue à discréditer Henry Wallace. Surtout, la menace soviétique de la même année donne l'opportunité au chef de l'Exécutif de démontrer à la population américaine tout son leadership en matière de politique étrangère, et ce, conformément aux recommandations du rapport Clifford. À ce sujet, la crise du blocus de Berlin débutant en juin joue beaucoup dans l'embellissement de l'image de Truman. En fait, cet épisode, qui dure jusqu'en mai 1949, lui

procure l'occasion de mettre sur pied un gigantesque pont aérien, «one of the most brilliant American achievements of the postwar era»⁸², afin de ravitailler Berlin-Ouest. Ce pont aérien, si fructueux qu'il refrène considérablement les attaques républicaines contre la politique du «containment» de l'administration démocrate, rappelle aux électeurs qu'une nation dirigée par Truman ne restera pas indolente face à l'expansionnisme soviétique⁸³. En ce sens, les considérations de politique étrangère, bien que largement occultées durant la campagne électorale, revêtent un rôle non négligeable dans la victoire démocrate.

Tels sont, en définitive, autant d'éléments à tenir compte pour bien comprendre le résultat de l'élection présidentielle du 2 novembre 1948, «one of the great political revolutions of American history»⁸⁴.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Je tiens à remercier Isabelle Poulin pour ses judicieux commentaires sur la première version de ce texte. L'assistance technique d'Andréanne Bolduc a aussi été vivement appréciée. Bert Cochran, *Harry Truman and the Crisis Presidency*, New York, Funk & Wagnalls, 1973, p. 221.
2. Robert H. Ferrell, *Harry S. Truman: A Life*, Columbia, University of Missouri Press, 1994, p. 268.
3. Clark Clifford with Richard Holbrooke, *Counsel to the President: A Memoir*, New York, Random House, 1991, p. 187.
4. Cabell Phillips, *The Truman Presidency: The History of a Triumphant Succession*, Baltimore, Penguin Books, Inc., 1966, p. 247; Herbert S. Parmet, «Election of 1948», dans Richard S. Kirkendall, ed., *The Harry S. Truman Encyclopedia*, Boston, G. K. Hall & Co., 1989, p. 116. Incidemment, les démocrates reprennent aussi le contrôle du Congrès avec des pluralités de 54-42 au Sénat et de 263-171 à la Chambre des représentants.
5. William L. O'Neill, *American High: The Years of Confidence, 1945-1960*, New York, The Free Press, 1986, p. 168.
6. *New York Times*, October 3, 1948, p. 6E.
7. William L. O'Neill, *op. cit.*, p. 95.
8. Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *History of American Presidential Elections, 1789-1968*, vol. VIII: 1944-1956, New York, Chelsea House Publishers, 1985, p. 3101.
9. *Ibid.*, p. 3107.
10. Monroe Billington, «Dixiecrats», dans Richard S. Kirkendall, ed., *op. cit.*, p. 96.
11. *U.S. News & World Report*, October 8, 1948, p. 24.
12. Cabell Phillips, *op. cit.*, p. 195.

13. William L. O'Neill, *op. cit.*, p. 94.
14. *Newsweek*, November 8, 1948, p. 5.
15. William E. Pemberton, *Harry S. Truman: Fair Dealer and Cold Warrior*, Boston, Twayne Publishers, 1989, p. 123.
16. Clark Clifford with Richard Holbrooke, *op. cit.*, p. 220.
17. Robert H. Ferrell, *op. cit.*, p. 280.
18. Robert J. Donovan, *Conflict and Crisis: The Presidency of Harry S. Truman, 1945-1948*, New York, W. W. Norton & Company, Inc., 1977, pp. 237-238. La défaite amère du parti démocrate en 1946 est liée fondamentalement à des problèmes de reconversion, tels l'inflation et l'agitation ouvrière, que plusieurs Américains attribuent à l'action (ou l'inaction) de la Maison-Blanche (John W. Jeffries, «Election of 1946», dans Richard S. Kirkendall, ed., *op. cit.*, p. 113).
19. Robert Shogan, «1948 Election», *American Heritage*, vol. XIX, number 4 (June 1968), p. 26.
20. *Ibid.*, p. 108.
21. Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *op. cit.*, p. 3113.
22. William L. O'Neill, *op. cit.*, p. 98.
23. *Time*, September 27, 1948, p. 14.
24. *Newsweek*, September 27, p. 14.
25. *U.S. News & World Report*, October 8, 1948, p. 22.
26. David McCullough, *Truman*, New York, Simon & Schuster, 1992, p. 697.
27. *New York Times*, October 25, 1948, p. 1.
28. *New York Times*, October 31, 1948, p. E1 (section 4). Incidemment, quelques semaines auparavant, 50 analystes politiques américains avaient unanimement annoncé une victoire de Dewey, invoquant la lassitude et la volonté de changement des électeurs (*Newsweek*, October 11, 1948, p. 20).
29. David McCullough, *op. cit.*, pp. 697, 657.
30. Robert H. Ferrell, *op. cit.*, p. 270.
31. Alonzo L. Hamby, *Man of the People: A Life of Harry S. Truman*, New York, Oxford University Press, 1995, p. 459.
32. Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *op. cit.*, p. 3104.
33. David McCullough, *op. cit.*, p. 708.
34. *Time*, November 15, 1948, pp. 8-9.
35. Dennis Merrill, ed., *Documentary History of the Truman Presidency*, vol. 14: *Running From Behind: Truman's Strategy for the 1948 Presidential Campaign*, U.S.A., University Publications of America, 1996, p. xxviii.

36. *Ibid.*, pp. 309-311; 477-481; 482-485; 584-586.
37. Parmi eux figurent Sinclair Lewis, prix Nobel de littérature en 1930, et des auteurs connus comme Perry Miller, Truman Capote et Arthur M. Schlesinger Jr. (*New York Times*, October 27, 1948, p. 20).
38. William L. O'Neill, «Americans for Democratic Action», dans Richard S. Kirkendall, ed., *op. cit.*, pp. 6-7.
39. Alonzo L. Hamby, *op. cit.*, p. 465.
40. Robert A. Divine, «The Cold War and the Election of 1948», *Journal of American History*, vol. LIX, number 1 (June 1972), pp. 95-98.
41. Pour plusieurs démocrates, le vote afro-américain au Nord est loin d'être acquis en 1948, comme l'explique Richard Kirkendall: «[Northern Blacks] had been enthusiastic supporters of Roosevelt, but Truman seemed an unworthy successor. They also resented the attitudes and behavior of southern Democrats and the failure of the Federal Government to establish a permanent Fair Employment Practices Commission and to outlaw lynching» (Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *op. cit.*, p. 3100).
42. *Ibid.*, p. 3123.
43. Gary W. Reichard, *Politics as Usual: The Age of Truman and Eisenhower*, Arlington Heights, Harlan Davidson, Inc., 1988, p. 39.
44. David McCullough, *op. cit.*, p. 713.
45. Dennis Merrill, ed., *op. cit.*, p. 69.
46. Qu'il suffise de mentionner que, suite au déclenchement de la grève des cheminots au printemps 1946, Truman réquisitionne les chemins de fer du pays et demande au Congrès la permission de licencier les grévistes et les incorporer dans l'armée.
47. *New York Times*, October 24, 1948, p. 1.
48. Dennis Merrill, ed., *op. cit.*, p. 376.
49. *New York Times*, November 7, 1948, p. 10E.
50. Robert H. Ferrell, *op. cit.*, p. 282.
51. Alonzo L. Hamby, *op. cit.*, p. 464. Fait à signaler, ces mêmes agglomérations comptent alors plusieurs supporters démocrates parmi les minorités religieuses. C'est notamment le cas des catholiques et des juifs auxquels réfère brièvement le rapport Clifford. Il faut dire que l'anticommunisme de Truman en matière de politique étrangère est plutôt bien vu du premier groupe et que le second tend à apprécier sa prompte reconnaissance de l'Etat d'Israël de mai 1948 (Thomas E. Blantz, «Catholics», dans Richard S. Kirkendall, ed., *op. cit.*, p. 45; Gary W. Reichard, *op. cit.*, p. 43). Au dire de Peter Grose, le vote juif contribue toutefois assez peu à l'élection de Truman: «Some 65 percent of American Jews lived in the three large states of New York, Pennsylvania, and Illinois, with 110 electoral votes among them. Truman lost all three states — and won the election» (Peter Grose, «Israel», dans Richard S. Kirkendall, ed., *op. cit.*, p. 181).

52. *New York Times*, November 7, 1948, p. E1 (section 4).
53. Richard N. Smith, *Thomas E. Dewey and His Times*, New York, A Touchstone Book, 1982, p. 544.
54. *Newsweek*, November 8, 1948, p. 8.
55. Dennis Merrill, ed., *op. cit.*, p. 68.
56. William E. Pemberton, «Farm Experience», dans Richard S. Kirkendall, ed., *op. cit.*, p. 126.
57. Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., *op. cit.*, p. 3142.
58. *Public Papers of the Presidents of the United States: Harry S. Truman - 1948*, Washington, D.C., Government Printing Office, 1964, p. 400.
59. David McCullough, *op. cit.*, p. 657.
60. *Public Papers of the Presidents of the United States: Harry S. Truman - 1948*, *op. cit.*, p. 507.
61. *U.S. News & World Report*, October 29, 1948, p. 11.
62. *U.S. News & World Report*, November 19, 1948, pp. 23-24.
63. *U.S. News & World Report*, November 12, 1948, pp. 14-15; Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *op. cit.*, p. 3211.
64. *New York Times*, November 4, 1948, p. 28.
65. *Newsweek*, November 8, 1948, p. 3.
66. La plupart de ces discours sont informels et prononcés de la plate-forme arrière du train dans lequel Truman voyage (Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *op. cit.*, p. 3126).
67. William L. O'Neill, *op. cit.*, p. 100.
68. Gil Troy, *See How They Ran: The Changing Role of the Presidential Candidate*, New York, The Free Press, 1991, p. 194.
69. Robert H. Ferrell, *op. cit.*, p. 284; Clark Clifford with Richard Holbrooke, *op. cit.*, p. 229; David McCullough, *op. cit.*, p. 664.
70. Alonzo L. Hamby, *op. cit.*, p. 457.
71. David McCullough, *op. cit.*, p. 696.
72. Robert H. Ferrell, *op. cit.*, p. 284. Cela ne signifie évidemment pas que la campagne de Truman soit exempte de bourdes ou d'exagérations. À la fin d'octobre, par exemple, le candidat démocrate compare implicitement Thomas Dewey à Adolf Hitler! (Alonzo L. Hamby, *op. cit.*, p. 457).
73. Richard S. Kirkendall, «Election of 1948», dans Arthur M. Schlesinger, Jr., ed., *op. cit.*, p. 3130.
74. Robert Shogan, *loc. cit.*, p. 107.

75. *New York Times*, October 4, 1948, pp. 1, 12.
76. *New York Times*, November 28, 1948, p. 63.
77. *Newsweek*, November 15, 1948, p. 72.
78. Robert J. Donovan, *op. cit.*, p. 422.
79. Alonzo L. Hamby, *op. cit.*, p. 458.
80. Richard N. Smith, *op. cit.*, pp. 523-524.
81. *Time*, January 3, 1949, p. 7.
82. David McCullough, *op. cit.*, p. 631.
83. William L. O'Neill, *op. cit.*, p. 101; Robert A. Divine, *loc. cit.*, p. 109. Le fait que le 80e Congrès ait approuvé l'essentiel des mesures de politique étrangère de Truman explique aussi dans une large mesure pourquoi Dewey refuse systématiquement de blâmer le gouvernement démocrate sur cette question (William E. Pemberton, *op. cit.*, p. 124).
84. *New York Times*, November 4, 1948, p. 1.